ensuite les nombres non éliminés. On a de lui plusieurs ouvrages, dont le principal est un *Traité des triangles rectangles en nombre* (Paris, 1676).

FRENTANS, en latin *Frentani*, peuple de l'Italie ancienne, dans le Samnium, sur les bords de l'Adriatique, au N. du Frento, qui donnait son nom à la contrée, *Frentanorum regio*. Le territoire de ce peuple est aujourd'hui compris dans l'Abruzze Citérieure.

FRENTO, rivière de l'Italie ancienne, dans le Samnium. Elle porte actuellement le nom de *Fortore*.

FRÉQUER s. m. (fré-o-né — rad. *frayon*). Vénerr. Marque que le cerf fait aux arbres en les frottant avec son bois, pour détacher la peau velue qui le couvre.

FREPPEL (Charles-Emile), prélat et écrivain français, né à Obernay (Bas-Rhin) le 1er juillet 1827. Il fit ses études d'abord au collége communal d'Obernay, puis au petit séminaire de Strasbourg. Il acheva ses études théologiques au grand séminaire de cette ville en 1844 et fut ordonné prêtre en 1849. Avant son ordination, on l'avait déjà nommé professeur d'histoire au petit séminaire de Strasbourg. En 1850, Mgr Sibour l'appela à Paris et lui confia la chaire de philosophie à l'école des Carmes, réorganisée par lui. Mais, presque aussitôt, l'évêque de Strasbourg, qui venait de fonder dans sa ville épiscopale un collége catholique libre, fit revenir le jeune professeur pour lui en donner la direction. Cet établissement porte le nom de collége Saint-Arbogaste. M. l'abbé Freppel y resta peu de temps. L'église Sainte-Geneviève venait d'être ouverte au culte par décret du président de la République, et une communauté de chanelains, qui devaient être élus au concours, avait été instituée pour la desservir. M. l'abbé Freppel se sentit appelé vers cette carrière nouvelle par ses aptitudes et son talent de prédicateur; il obtint de l'évêque de Strasbourg la permission de concourir, et fut nommé chapelain de Sainte-Geneviève. Pendant les trois années qu'il consacra à ces fonctions, il fit un cours de conférences religieuses destinées spécialement à la jeunesse des écoles. Une partie de ce cours a été depuis publiée sous le titre de : *Conférences sur la divinité de Jésus-Christ* (1 vol. in-8°). M. l'abbé Freppel y examine dogmatiquement les questions qu'il a traitées plus tard à un point de vue exclusivement critique, dans l'examen des livres de M. E. Renan.

Aux termes du décret qui les avait instituées, les chapelains de Sainte-Geneviève ne devaient exercer que pendant trois ans. M. l'abbé Freppel, déjà reçu docteur en théologie, obtint la chaire de théologie à la Sorbonne, chaire occupée avant lui par l'abbé Gerbet, l'abbé Cœur et l'abbé Dupanloup, et il en est resté le titulaire jusqu'en 1870.

En dehors de ces leçons de théologie et d'histoire ecclésiastique, l'abbé Freppel a poursuivi brillamment sa carrière de prédicateur. Presque toutes les églises de Paris l'ont entendu. Ses principales stations de Carême et d'Avent ont été celles de la Madeleine, de Saint-Roch, de Sainte-Clotilde, de Saint-Louis-d'Antin, de Notre-Dame-de-Lorette et de Saint-Germain-l'Auxerrois. En 1863, il fut appelé à prêcher le Carême aux Tuileries; l'année suivante, il prononça à Notre-Dame l'oraison funèbre de Mgr Morlot, archevêque de Paris; enfin, il a prononcé deux fois le panégyrique de Jeanne Darc à Orléans, en 1860 et en 1867.

Les principales œuvres de M. l'abbé Freppel sont : les *Pères apostoliques et leur époque* (1858) ; les *Apologistes chrétiens au IIe siècle* (1860, 2 vol. in-8°) ; *Saint Irénée et l'éloquence chrétienne dans les Gaules* (1861) ; *Tertullien* (1863, 2 vol. in-8°) ; *Saint Cyprien et l'Eglise d'Afrique* (1864, 1 vol. in-8°) ; *Clément d'Alexandrie* (1865, 1 vol. in-8°) ; *Origène* (1867, 2 vol. in-8°) ; *l'Examen critique de la* Vie de Jésus *de M. Renan* (1864, in-8° — 15e édit. en 1866) et l'*Examen critique des* Apôtres, du même auteur (1867, 1 vol. in-8°). Ces deux derniers livres sont remplis de ce que la polémique a de plus âpre et de plus amer. Quel que fût le besoin qu'éprouvait le clergé de réagir contre les théories religieuses de M. Renan, rien n'autorise le ton de la polémique cléricale dirigée contre lui à cette occasion. Personne ne s'étonnerait de rencontrer des divergences profondes entre deux écrivains partis, l'un de la foi absolue, de la certitude antérieure à tout examen, et l'autre du droit indiscutable de soumettre tous les sujets, même la vie de Jésus, aux procédés ordinaires de l'investigation historique. Mais on regrette de voir les reproches d'ignorance, d'ineptie et de mauvaise foi appliqués presque à chaque page à un homme de la valeur de M. Renan. Toutes ses citations sont des bévues ; toutes ses inductions des sottises; quant à sa science, c'est « un vernis d'érudition que chacun peut acquérir en six mois. » Montée à ce ton, la polémique manque de dignité.

C'est dans le *Correspondant*, dont l'abbé Freppel est un collaborateur assidu, qu'il a soutenu cette polémique contre MM. Renan et Havet. L'abbé Freppel a aussi collaboré aux *Annales de philosophie chrétienne*. Il est, depuis 1867, doyen de Sainte-Geneviève. Il a été fait chevalier de la Légion d'honneur en 1868, nommé en 1869 consulteur du concile œcuménique, et enfin promu au siége épiscopal d'Angers en 1870.

A la fin de la guerre, il protesta, comme enfant de l'Alsace, contre l'annexion de cette province à la Prusse, et adressa à l'empereur Guillaume une lettre éloquente où il l'adjurait de ne pas poursuivre l'exécution de ses desseins. Inutile d'ajouter que cette lettre est demeurée sans résultat. En 1871, il se présenta, à Paris, aux élections pour l'Assemblée nationale; tentative imprudente, qui ne pouvait aboutir qu'à un échec, malgré la fureur de réaction qui troublait alors la capitale.

FRÉQUEMMENT adv. (fré-ka-man — rad. *fréquent*). Souvent, d'une manière fréquente : *La moquerie est* FRÉQUEMMENT *dans les habitudes de l'enfance.* (Mme Monmarson.) *L'amitié se déclare* FRÉQUEMMENT *en nous pour des êtres qui ne sont point de notre espèce.* (Joubert-froy.)

— **Syn. Fréquemment, souvent.** *Fréquemment* se dit des actions qui, par leur répétition, constituent une sorte d'habitude volontairement contractée. *Souvent* se dit des faits accidentels, et quelquefois des faits habituels, lorsque ceux-ci se renouvellent sans aucune régularité et comme au hasard. On va *fréquemment* dans une maison quand les visites sont en quelque sorte réglées, par exemple quand elles ont lieu une ou deux fois par semaine ; on y va *souvent* quand on y est appelé par de nombreuses affaires.

FRÉQUENCE s. f. (fré-kan-se — rad. *fréquentia* ; de *frequens*, fréquent). Caractère de ce qui est fréquent : *La* FRÉQUENCE *des mêmes actes s'appelle habitude.*

— Pathol. *Fréquence du pouls*, Vitesse des battements du pouls.

— **Antonymes.** Infréquence, rareté.

FRÉQUENT, ENTE adj. (fré-kan, an-te — lat. *frequens*, mot que Delâtre croit venir pour *fricuens*, du même radical que *fricare*, frotter, de la racine sanscrite *bhrag*, rompre, briser, ou de la racine *bharg*, échauffer, le développement amenant nécessairement la chaleur. Mais la liaison des sens n'est pas évidente). Qui arrive, qui se reproduit souvent : *Avoir de* FRÉQUENTES *distractions. Faire des visites* FRÉQUENTES. *Au jeu, les petites pertes* FRÉQUENTES *sont comme les petites pluies qui gâtent bien les chemins.* (Mme de Sév.) *Il y a dans le retour* FRÉQUENT *d'un même tort quelque chose qui l'aggrave et qui lasse la patience des âmes justes.* (G. Sand.)

Par maux *fréquents* humeur devient bourrue.
PAVILLON.

— Pathol. *Pouls fréquent*, Pouls qui bat plus vite qu'à l'ordinaire.

— **Antonymes.** Exceptionnel, extraordinaire, infréquent, rare, unique.

Fréquente communion (LA), ouvrage d'Arnaud. V. COMMUNION (la *Fréquente*).

FRÉQUENTATIF, IVE adj. (fré-kan-ta-tif, t-ve — rad. *fréquenter*). Gramm. Se dit d'un mot dérivé qui exprime, avec une valeur fréquentative, l'idée accessoire de répétition, de fréquence : *Verbe* FRÉQUENTATIF. Criailler et criaillerie *sont des mots* FRÉQUENTATIFS. (A. Cal.)

‖ s. m. Mot fréquentatif : Clignoter *est le* FRÉQUENTATIF de cligner. *La langue italienne a beaucoup de* FRÉQUENTATIFS. (Acad.)

— **Encycl.** L'idée de répétition est celle qui domine dans les verbes *fréquentatifs*. En latin, les syllabes qui constituent ces sortes de verbes sont formées du supin : *clamare*, crier, *dormire*, dormir, ont pour *fréquentatifs* : *clamitare*, *dormitare*, formés de *clamatum*, *dormitum*, supins de *clamare*, *dormire*, de sorte que les verbes qui n'ont pas de supin n'ont pas de *fréquentatif*.

Nous avons également en français un certain nombre de *fréquentatifs*, qui ont des terminaisons différentes. Les unes sont en *ailler*, comme *criailler*, *tirailler*, formés de *crier*, *tirer*, etc.; les autres en *oter*, comme *crachoter*.

FRÉQUENTATION s. f. (fré-kan-ta-si-on — lat. *frequentatio* ; de *frequens*, fréquent). Commerce, relations habituelles avec quelqu'un, habitude de se trouver fréquemment et volontairement avec lui : *Il n'est pas rare de voir des âmes faibles qui, par la* FRÉQUENTATION *avec des âmes d'une trempe plus vigoureuse, veulent s'élever au-dessus de leur caractère.* (Chamfort.)

— Relig. *Fréquentation des sacrements*, Usage fréquent des sacrements de la pénitence et de l'eucharistie.

FRÉQUENTÉ, ÉE (fré-kan-té) part. passé du v. Fréquenter. Où l'on se trouve fréquemment; où il se trouve habituellement beaucoup de monde : *Salons* FRÉQUENTÉS. *Rue peu* FRÉQUENTÉE. *Théâtre* FRÉQUENTÉ *par les gens de goût. Port assez* FRÉQUENTÉ.

Le bois le plus funeste et le moins *fréquenté*
Est, au prix de Paris, un lieu de sûreté.
BOILEAU.

— **Antonymes.** Désert, isolé, solitaire.

FRÉQUENTER v. a. ou tr. (fré-kan-té — lat. *frequentare*; de *frequens*, fréquent). Visiter fréquemment, avoir de fréquentes relations avec : *Nul n'aime à* FRÉQUENTER *les fripons s'il n'est fripon lui-même.* (J.-J. Rouss.) ‖ Aller souvent dans : FRÉQUENTER *une maison.* FRÉQUENTER *l'église.* FRÉQUENTER *le cabaret. Le cygne plaît à tous les yeux; il décore, embellit tous les lieux qu'il* FRÉQUENTE. (Buff.)

— Relig. *Fréquenter les sacrements*, Approcher souvent des sacrements de pénitence et d'eucharistie.

— v. n. ou intr. Aller fréquemment chez quelqu'un ou dans un lieu :

. . . . Je le vois qui *fréquente* chez nous.
MOLIÈRE.

Heureux si ses discours, craints du chaste lecteur,
Ne se sentaient des lieux où *fréquentait* l'auteur.
BOILEAU.

‖ Se dit aussi des animaux nés du même père ou de la même mère :

Avec le laboureur je dételle, en pleurant,
Le taureau qui gémit sur son *frère* expirant.
DELILLE.

— Par ext. Personne unie à d'autres par les liens du sang, de la nature, de l'intérêt, de l'affection, des opinions : *Tous les hommes sont* FRÈRES. *Les chrétiens se traitent de* FRÈRES. *Nous sommes tous conciloyens, nous sommes tous* FRÈRES. (Marc-Aurèle.) *Quiconque, le pouvant, ne nourrit pas son* FRÈRE *qui a faim est son meurtrier.* (Lamenn.)

Quiconque a deux habits lorsqu'un autre homme
N'en a point,
Doit donner le meilleur à ce *frère* inconnu.
LAPRADE.

— Fig. Objet qui a avec un autre un lien naturel ou une grande analogie : *Le génie des sciences et le génie des arts industriels sont* FRÈRES. (Pouillet.) *Fille du pauvérisme, la guerre a la cupidité pour marraine, et son* FRÈRE *est la vérité.* (Proudh.)

Les vertus devraient être sœurs,
Ainsi que les vices sont *frères*.
LA FONTAINE.

— *Frère germain*, Frère né du même père et de la même mère. ‖ *Frère consanguin*, Frère né seulement du même père. ‖ *Frère utérin*, Frère né seulement de la même mère.

— *Frères jumeaux*, Ceux qui sont nés d'un même accouchement.

— *Frère de lait*, Fils de la nourrice ou nourrisson de celle-ci, par rapport à un autre enfant élevé par elle ou ne d'elle : *Citius était* FRÈRE DE LAIT *d'Alexandre.*

— *Frères d'armes*, Chevaliers qui avaient contracté ensemble une alliance d'armes, un engagement d'aide mutuelle. ‖ Celui qui a servi avec un autre, qui a pris part aux mêmes combats.

— *Beau-frère*. V. ce mot à son ordre alphabétique.

— *Faux frère*, Celui qui trahit la société ou quelqu'un de la société dont il fait partie : *Les gens de lettres devraient être tous frères, et ils ne sont presque tous que de* FAUX FRÈRES. (Volt.)

— Hist. relig. Titre que tout religieux prend dans les actes publics ; nom de tout religieux qui n'est pas prêtre : *Tel abbé qui s'intitule* FRÈRE *se fait appeler monseigneur par ses moines.* (Volt.)

Pour faire plutôt mal que bien,
Frère Lubin le fera bien ;
Mais, si c'est quelque bonne affaire,
Frère Lubin ne le peut faire.
CL. MAROT.

‖ Titre que l'on joint au nom de certains ordres religieux : *Les* FRÈRES *prêcheurs. Les* FRÈRES *de la pitié, de la miséricorde. Les Frères blancs*, Visionnaires qui parurent en Prusse au XIVe siècle, et qui portaient une croix de Saint-André sur un manteau blanc. ‖ *Frère chapeau*, Frère lai coiffé d'un chapeau au lieu d'un capuce, et qui accompagnait ordinairement un Père de son ordre. Fam. Personnage subalterne qui est tout à la dévotion d'une autre personne. ‖ *Frères de la charité*, Nom commun à trois ordres religieux hospitaliers fondés en France, en Espagne et au Mexique. ‖ *Frères convers*, Laïques associés à un ordre religieux, dont les noms étaient inscrits sur un registre. ‖ *Frère coupe-choux*, Nom familier qu'on donne aux religieux qui n'ont aucun mérite, et qui ne jouissent d'aucune considération dans la communauté. ‖ *Frères de la croix*, Congrégation établie par saint François de Sales. ‖ *Frère donné, frère obiat*, Frère lai dans l'ordre des chartreux. ‖ *Frères des écoles chrétiennes, frères ignorantins*, Religieux institués en 1680, par La Salle, chanoine de Reims, et qui se consacrent à l'instruction des enfants pauvres. ‖ *Frères hospitaliers*, Nom donné à divers ordres qui se consacrent au soin des malades. ‖ *Frères mineurs*, Cordeliers, religieux de l'ordre de Saint-François d'Assises. ‖ *Frères de la mort*, Religieux de l'ordre de Saint-Paul l'Ermite. ‖ *Frères de la pénitence*, Religieux du tiers ordre de Saint-François à Toulouse. ‖ *Frères polonais*, Sociniens de Pologne. ‖ *Frères pontifes*, Religieux qui, au moyen âge, se chargeaient de construire des ponts dans les endroits où ils étaient nécessaires. ‖ *Frère servant* ou *Chevalier servant*, dans l'ordre de Malte, Celui qui entrait dans l'ordre sans faire preuve de noblesse. ‖ *Frères de la vie commune*, Ordre religieux fondé au XIVe siècle dans les Pays-Bas. ‖ *Mes frères, mes chers frères*, Terme dont les prédicateurs se servent pour interpeller leurs auditeurs : *Vous savez,* MES FRÈRES, *que la flatterie jusqu'ici n'a pas régné dans nos discours.* (Fléch.)

— Hist. *Frères et amis*, Formule en usage pendant la Révolution dans les discours de clubs, les déclamations, les correspondances politiques, etc., et qui fut ensuite tournée en dérision par les royalistes, qui, jusqu'à nos jours, ont continué d'employer dans un sens ironique cette expression pour désigner les républicains. ‖ *Frères de la côte*. V. FLIBUSTIER.

— Antiq. rom. Titre donné aux prêtres d'un même collége : *Les* FRÈRES *augustaux. Frères arvals ou arvales*, Nom que donnaient les Romains à un corps ou collége de douze prêtres institués par Romulus, et dont les fonctions consistaient à faire des sacrifices pour obtenir des dieux la fertilité des champs. V. ARVALS (chant des frères).

— Fr.-maçonn. Nom que se donnent les francs-maçons, et qu'ils écrivent ainsi : FF., au sing. et FF.. au plur. : *Les FF.. visiteurs furent invités à émettre leur sentiment sur la question.* (Ch. Fauvety.) *Il s'agit aujourd'hui de venir au secours de ces malheureux qui écrivent : « A nous, FF.. ! nous périssons. »* (Luchet.) ‖ *Frères servants ou frères bienveillants*, Gens de service employés dans les travaux des loges, et qui reçoivent seulement le premier grade, l'apprentissage. ‖ *Frères à talents*, Musiciens, peintres, décorateurs, chanteurs et autres artistes dont on demande le concours pour les jours de fête, et dont l'initiation est faite gratuitement, en vue des services qu'ils peuvent rendre en ces circonstances.

— Mar. Chacune des deux pièces de bois clouées à l'avant et à l'arrière sur la quille des anciennes galères, à égale distance du milieu.

— Pêche. Nom donné à des pieux qui forment le corps ou le coin de la paradière.

— Hortic. *Frère André, frère Claude, frère Jean*, Variétés de tulipes.

— **Encycl.** Hist. relig. *Frères de la vie commune.* Cet ordre religieux fut fondé, dans le seconde moitié du XIVe siècle, à Deventer, par le célèbre théologien Gérard Groot, et se répandit si rapidement dans les Pays-Bas et au Allemagne, que l'on comptait déjà, en 1460, cent cinquante maisons soumises à leur règle. Au XVIe siècle, ils possédaient plusieurs établissements en France, notamment une maison au collége Montaigu de Paris. L'occupation de ces religieux était de copier des livres et d'instruire la jeunesse ; beaucoup d'écoles furent fondées par eux dans le courant du XVe siècle, notamment la célèbre école de Deventer, devenue, grâce à eux, l'Athènes du temps, d'où sortit Erasme. Ils furent, aux Pays-Bas, les précurseurs de la Réforme en même temps que leur travail de correction critique, entrepris sur les plus anciens manuscrits de la version de la Bible par saint Jérôme et sur les ouvrages des Pères de l'Eglise, était pour les pays du Nord le premier signal de la renaissance philologique. Enfin, fidèles aux intentions de leur fondateur, les *frères* de la vie commune cherchèrent toujours à ramener les hommes à une vie de vertu et de piété ; c'est dans ce but qu'ils rédigèrent une série d'ouvrages ascétiques, dont le plus célèbre serait l'*Imitation de Jésus-Christ*, si ce livre, comme on l'a cru, est dû à Thomas a Kempis, un de leurs élèves.

Les *frères* de la vie commune, tout en maintenant entièrement la doctrine et les pratiques catholiques, s'élevaient en même temps contre la sécheresse de la théologie scolastique. Leur tendance réformatrice de Groot est entièrement analogue à celle qu'eurent en vue, à la même époque, les *Gottes freunde* (les amis de Dieu) de l'Allemagne et les fraticide apprès-lui. Tauler, Ruysbroeck et Suso, lesquels blâmaient ouvertement l'Eglise consacrée, flagellaient les mœurs contemporaines et affichaient pour le clergé séculier, pour les moines en particulier, le plus complet mépris. Groot, convert d'un cilice, portant les habits les plus grossiers, commença à prêcher dans le lieu qu'occupent maintenant l'église de Saint-Jacques-du-Haut-Pas et l'institut des sourds-muets. Les religieux se bornèrent, depuis le XVIe siècle, à soigner des pèlerins, qu'ils logeaient et nourrissaient dans leurs hôpitaux. Le pape Pie II supprima l'ordre de Saint-Jacques-du-Haut-Pas par une bulle de 1459.

— *Frères du libre amour*. A 13 milles au nord de New-Haven, sur la route qui conduit à Hatford, Etat de New-York, le voyageur rencontre l'établissement des *frères du libre amour*, connu sous la dénomination de *communauté de Wallingford*. Le panorama est magnifique : une ferme immense s'étend sur un des flancs du mont Thomas. Au-dessus se dressent les pics des montagnes Pendantes (*Hanging-Hills*) et le mont Carmel. Le pays est arrosé par le Quinnipiac. En 1854, un fermier, nommé Allen, songea à y mettre en pratique les principes du libre amour. Il eut bientôt réuni quelques adhérents, et la communauté compte aujourd'hui 45 membres, tant hommes que femmes. La communauté accepte des novices et ne les admet à la qualité de *frères* qu'après examen et instruction. Le terrain appartenait à la communauté mesure 228 acres ; on y cultive tous les fruits de la terre, et les *frères* font avec leurs voisins un commerce assez étendu. Ce n'était à l'origine qu'une petite ferme sans importance ; aujourd'hui des bâtiments considérables ont été construits et on prépare de nouveaux agrandissements.

Les *frères du libre amour* se lèvent avec le soleil. Ceux qui vont aux champs ou à l'atelier prennent les premiers leur nourriture ; puis, viennent les femmes et les enfants. Les vieillards sont autorisés à rester au lit une heure plus tard. Les hommes travaillent dix heures par jour. Dans l'après-midi, ils prennent une heure de repos, heure pendant laquelle on se livre à divers jeux. Une cloche rappelle les travailleurs à leurs travaux. Tous ceux aux *frères* de la vie commune, lesquels n'étaient encore astreints à aucun vœu solennel. Se sentant malade et épuisé, il recommanda à Florent Radewynde d'établir un monastère régi par la règle des chanoines réguliers ; ce monastère aurait pour mission de protéger les autres associations des *frères* de la vie commune, qui resteraient libres de vœux formels et irrévocables. Un monastère de chanoines réguliers fut en effet créé, en 1386, à Windesheim, près de Zwoll. On y réunit les meilleurs et les plus anciens manuscrits de la version de la Bible par saint Jérôme, afin d'en tirer un texte soigneusement corrigé, qui, approuvé des lors par le pape, fut plus tard consulté comme autorité par les éditeurs de la Bible nommée par Sixte-Quint. Le même travail de correction critique fut entrepris pour les autres ouvrages des Pères de l'Eglise. Comme les disciples de Ruysbroeck, les disciples de Groot mêlèrent toujours les élans pieux aux censures ; ils fronderent sans ménagement les abus de l'Eglise et les vices des clercs, préparant ainsi les voies à Luther et à Calvin. Ces mystiques réformateurs n'ont pas seulement répandu autour d'eux la science et la critique, ils ont agi sur les arts, et leurs doctrines ont été une source d'inspiration pour les peintres flamands du XVIe siècle : ce fut là que ceux-ci puisèrent les tendances réveuses, la douceur, la grâce, l'esprit symbolique, l'aimable ingénuité qui animent et poétisent leurs œuvres. « Il est impossible d'admettre, dit M. Alfred Michiels dans son *Histoire de la peinture flamande*, que les peintres primitifs des Pays-Bas, si pieux, si doux, si humbles, si rêveurs, dont les tableaux offrent tant d'analogie avec les principes de Ruysbroeck et des *frères* de la vie commune, se soient tenus en dehors de ce mouvement, éloignés d'une secte qu'on ne persécutait pas, dont on pouvait sans crainte adopter publiquement les maximes. D'une part, elle ne faisait que continuer le grand travail d'exégèse où s'illustrèrent tant de théoriciens nés dans la Belgique méridionale, Odon, Raimbert, Azon, Goswin, Henri de Gand, le docteur universel ; de l'autre, elle aboutit, pendant le XVIe siècle, au charitable système des mennonites, qui compte Jacques Ruysdael parmi ses adhérents, et peut-être aussi Hobbema, Lambert Jacobs (de Leuwaarden) et son disciple Govart Flinck ; on suppose même que Rembrandt ne lui demeura pas étranger. Les peintres flamands du XVe siècle durent manifester une égale sympathie pour ces nobles et poétiques interprétations de l'Evangile, et puiser dans la solitude à ce frais courant d'eau vive. »

— *Frères pontifes*. Ces *frères* avaient formé une association pour la construction et l'entretien des ponts, et surtout pour faciliter aux pèlerins le passage des rivières. Ce ne fut primitivement qu'une société de laïques qui s'occupaient eux-mêmes de la construction des bacs et des ponts ; elle prit naissance en Italie vers le XIIe siècle. Ils portèrent comme marque de leur association un marteau brodé sur la manche gauche de leur habit. Les *frères* pontifes se répandirent en France des cette époque et rendirent de grands services. Dans la suite, ils formèrent une congrégation religieuse dont le chef-lieu était l'hôpital de Saint-Jacques-du-Haut-Pas, dans le diocese de Jacques, en Italie ; c'était là que résidait le commandeur général de l'ordre, qui prit le nom d'*ordre de Saint-Jacques-du-Haut-Pas*. La première commanderie par Sixte-Quint. Le même travail de correction critique fut entrepris pour les autres ouvrages des Pères de l'Eglise. Comme les disciples de Ruysbroeck, les disciples de Groot mêlèrent toujours les élans pieux aux censures ; ils fronderent sans ménagement les abus de l'Eglise et les vices des clercs, préparant ainsi les voies à Luther et à Calvin. Ces mystiques réformateurs n'ont pas seulement répandu autour d'eux la science et la critique, ils ont agi sur les arts, et leurs doctrines ont été une source d'inspiration pour les peintres flamands du XVIe siècle : ce fut là que ceux-ci puisèrent les tendances réveuses, la douceur, la grâce, l'esprit symbolique, l'aimable ingénuité qui animent et poétisent leurs œuvres. « Il est impossible d'admettre, dit M. Alfred Michiels dans son *Histoire de la peinture flamande*, que les peintres primitifs des Pays-Bas, si pieux, si doux, si humbles, si rêveurs, dont les tableaux offrent tant d'analogie avec les principes de Ruysbroeck et des *frères* de la vie commune, se soient tenus en dehors de ce mouvement, éloignés d'une secte qu'on ne persécutait pas, dont on pouvait sans crainte adopter publiquement les maximes. D'une part, elle ne faisait que continuer le grand travail d'exégèse où s'illustrèrent tant de théoriciens nés dans la Belgique méridionale, Odon, Raimbert, Azon, Goswin, Henri de Gand, le docteur universel ; de l'autre, elle aboutit, pendant le XVIe siècle, au charitable système des mennonites, qui compte Jacques Ruysdael parmi ses adhérents, et peut-être aussi Hobbema, Lambert Jacobs (de Leuwaarden) et son disciple Govart Flinck ; on suppose même que Rembrandt ne lui demeura pas étranger. Les peintres flamands du XVe siècle durent manifester une égale sympathie pour ces nobles et poétiques interprétations de l'Evangile, et puiser dans la solitude à ce frais courant d'eau vive. »

— *Frères pontifes*. Ces *frères* avaient formé une association pour la construction et l'entretien des ponts, et surtout pour faciliter aux pèlerins le passage des rivières. Ce ne fut primitivement qu'une société de laïques qui s'occupaient eux-mêmes de la construction des bacs et des ponts ; elle prit naissance en Italie vers le XIIe siècle. Ils portèrent comme marque de leur association un marteau brodé sur la manche gauche de leur habit. Les *frères* pontifes se répandirent en France des cette époque et rendirent de grands services. Dans la suite, ils formèrent une congrégation religieuse dont le chef-lieu était l'hôpital de Saint-Jacques-du-Haut-Pas, dans le diocese de Jacques, en Italie ; c'était là que résidait le commandeur général de l'ordre, qui prit le nom d'*ordre de Saint-Jacques-du-Haut-Pas*. La première commanderie par Sixte-Quint. Le même travail de correction critique fut entrepris pour les autres ouvrages des Pères de l'Eglise. Comme les disciples de Ruysbroeck, les disciples de Groot mêlèrent toujours les élans pieux aux censures ; ils fronderent sans ménagement les abus de l'Eglise et les vices des clercs, préparant ainsi les voies à Luther et à Calvin. Ces mystiques réformateurs n'ont pas seulement répandu autour d'eux la science et la critique, ils ont agi sur les arts, et leurs doctrines ont été une source d'inspiration pour les peintres flamands du XVIe siècle : ce fut là que ceux-ci puisèrent les tendances réveuses, la douceur, la grâce, l'esprit symbolique, l'aimable ingénuité qui animent et poétisent leurs œuvres. « Il est impossible d'admettre, dit M. Alfred Michiels dans son *Histoire de la peinture flamande*, que les peintres primitifs des Pays-Bas, si pieux, si doux, si humbles, si rêveurs, dont les tableaux offrent tant d'analogie avec les principes de Ruysbroeck et des *frères* de la vie commune, se soient tenus en dehors de ce mouvement, éloignés d'une secte qu'on ne persécutait pas, dont on pouvait sans crainte adopter publi-

encore immobile et sans souffle sur le lit. Je me remis à genoux devant, la tête sur son corps, priant Dieu, priant tous les anges et tous les saints, priant ma mère surtout de la ressusciter et de me prendre à sa place. C'est alors que j'entendis là, comme je m'entends, la voix de ma mère dans mon oreille ; mais sa voix plus sévère que je ne l'avais entendue pendant sa vie, qui me dit : *Caïn, Caïn, qu'as-tu fait de ta sœur?* comme elle m'avait lu ces mots dans sa Bible. »

LAMARTINE.

« Pharisiens ! votre société s'est vantée quand elle s'est personnifiée dans le type ignoble de Robert-Macaire ! Le type de votre société, c'est *Caïn*, à qui l'on peut demander ce qu'il *a fait de son frère ;* non pas qu'il le tue, mais il le laisse mourir à sa porte de misère et de faim ! »

TOUSSENEL.

— **Frère, il faut mourir.** Phrase qu'échangent entre eux les trappistes lorsqu'ils se rencontrent. V. MOURIR.

— **Allus. littér. Si ce n'est toi, c'est donc ton frère.** Vers de la Fontaine dans la fable le *Loup et l'agneau :*

Et je sais que de moi tu médis l'an passé.
— Comment l'aurais-je fait si je n'étais pas né ?
Reprit l'agneau ; je tette encor ma mère.
— *Si ce n'est toi, c'est donc ton frère.*
— Je n'en ai point, — C'est donc quelqu'un des tiens.

Ce vers sert à faire comprendre à quelqu'un que, s'il n'est pas le seul auteur d'une chose, il doit du moins en être le complice, quelquefois aussi, il est un mauvais argument dans la bouche d'un accusateur prévenu :

« Moi, répondit l'homme avec une voix sinistre, j'ai été coffré par erreur.

» — C'est la septième fois que la justice se trompe à votre endroit, dit un gendarme.

» — Pour les autres fois, reprit l'homme, je n'ai rien à dire, mais, pour celle-ci, aussi vrai que vous êtes un honnête homme, monsieur le gendarme, je suis innocent; ce n'est pas moi qui ai fait le coup.

» — *Si ce n'est toi, c'est donc ton frère*, reprit sentencieusement le bon gendarme. »

J. NORIAC.

— **Un frère est un ami donné par la nature,** Vers de la *Mort d'Abel*, tragédie de Legouvé père. C'est Caïn qui parle :

Oui, le titre de frère est un nœud si sacré,
Qu'en osant le briser au ciel on fait injure.
Un frère est un ami donné par la nature.

Si l'on en croit Ch. Nodier, Legouvé aurait tout simplement emprunté ce beau vers à un certain Baudouin, poète tout à fait inconnu, qui faisait le commerce d'épicerie à Saint-Germain-en-Laye. Baudouin, dans une tragédie intitulée *Démétrius*, faisait dire à un de ses personnages :

Ah ! le doux nom de frère est un titre si saint,
Qu'en osant l'offenser au ciel on fait injure ;
Un frère est un ami donné par la nature.

Ce vers a été l'objet de variantes plus ou moins comiques :

Un père est un banquier donné par la nature.
Un oncle est un caissier, etc.

C'est ordinairement dans le sens plaisant que se font les allusions.

« ... Il y avait encore une autre invention qui était fort à la mode; c'était une coiffure composée de deux touffes de marabouts blancs posées de chaque côté des joues. La jolie Mme de B*** était, l'autre soir, coiffée de cette façon ; elle minaudait et souriait très-gentiment ; ses admirateurs lui disaient qu'elle avait l'air d'une jolie petite chatte ; mais son oncle (*un oncle est un frondeur donné par la nature*), s'approchant d'elle d'un air maussade, lui jeta ces mots d'un ton bourru : « Ma » nièce, pourquoi avez-vous volé les favoris » de Polichinelle ? C'est très-mal et c'est très-» laid. »

Mme EM. DE GIRARDIN.

« A côté des claqueurs de profession, instruits, sagaces, prudents, inspirés, artistes, enfin, nous avons les claqueurs par occasion, par amitié, par intérêt personnel; ce sont : les amis naïfs qui admirent de bonne foi tout ce qui va se débiter sur la scène (*tenant que les chandelles soient allumées*; les entours, claqueurs féroces, et surtout les amants et les maris. »

BERLIOZ.

FRÈRES DE LAMPETER, sectaires anglais appelés aussi EVERILLÉS. V. ce mot.

FRÈRES SIAMOIS, nom sous lequel on a désigné deux jumeaux, nommés CHANG et ENG, nés vers 1811 dans le royaume de Siam, tenant l'un à l'autre par une membrane placée à la hauteur de la poitrine. Toute l'Europe et tout le nouveau monde ont été admis à les contempler dans de nombreuses exhibitions publiques fort courues. Ce groupe mon-